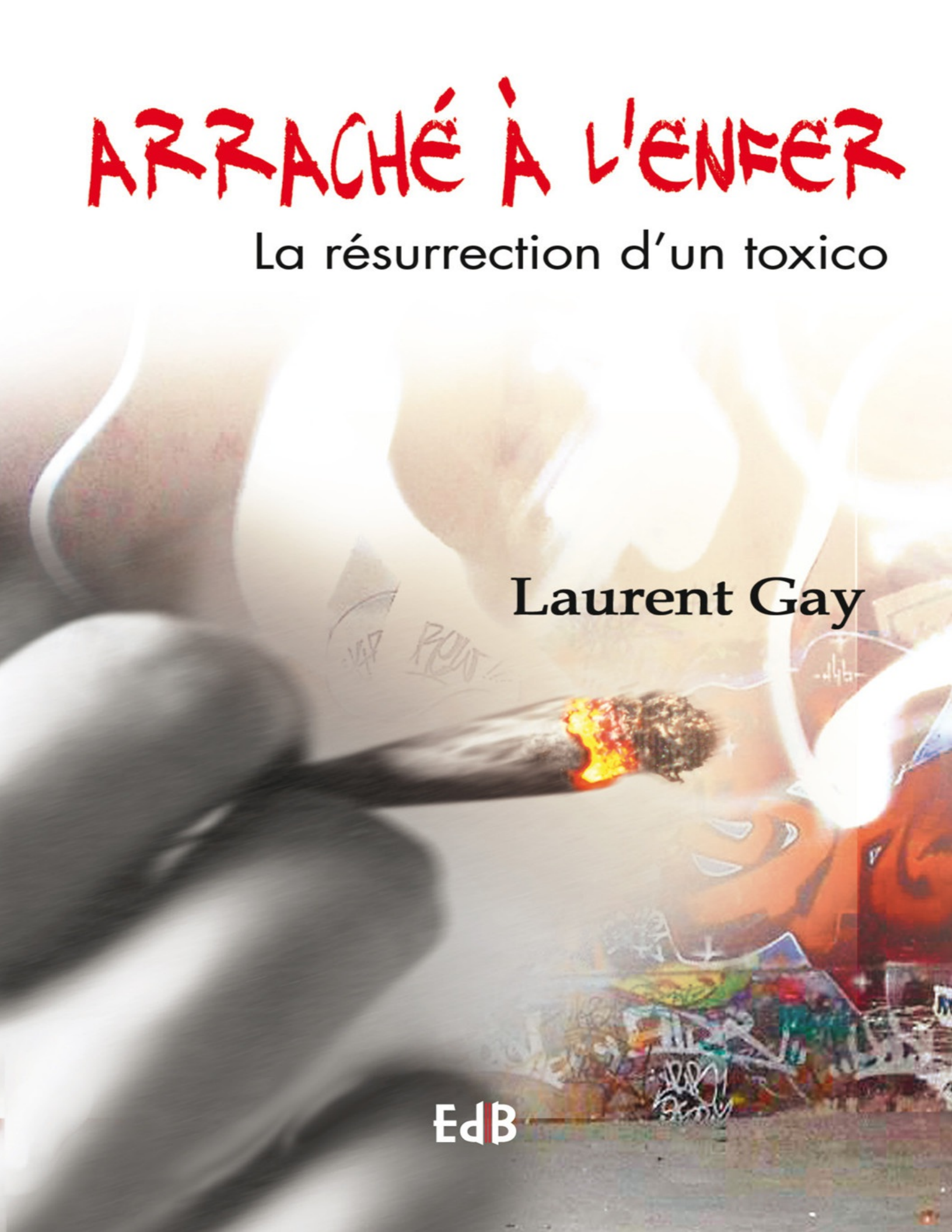


ARRACHÉ À L'ENFER

La résurrection d'un toxico

Laurent Gay

EdB



Ce témoignage, fort et dérangeant, conduit le lecteur des portes de l'enfer à la sérénité du Ciel ! Laurent, enfant d'une cité parisienne, a connu très tôt la violence. Quand il goûte à la drogue, il ne réalise pas qu'il va être emporté durant quinze ans dans un engrenage infernal : la déchéance, le vol, les trafics, le SIDA.

C'est en prison, alors qu'il est proche du suicide, que Dieu vient le toucher : totalement athée, il vit une incroyable conversion. Commence alors une lente et difficile résurrection.

Ce témoignage de foi et d'espérance nous emmène très loin, des bas-fonds de Paris jusqu'aux portes du Ciel. Ce « bon larron » des temps modernes ne cesse de nous redire son action de grâce et sa louange : « Car rien n'est impossible à Dieu. »



Laurent Gay est né en 1964. Il est marié depuis 1999 et a deux enfants. Conjuguant l'évangile au présent, il se consacre à temps plein à la nouvelle évangélisation en donnant son témoignage auprès des jeunes et en parcourant la France dans les établissements scolaires, les prisons, les mouvements d'Église.

Si vous souhaitez être tenu au courant
de nos publications, vous pouvez envoyer vos nom,
adresse et e-mail aux Éditions des Béatitudes,

Burtin, 41 600 Nouan-le-Fuzelier

ed.beatitudes@wanadoo.fr

www.editions-beatitudes.fr

EAN Epub 978-2-84024-472-1

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, mai 2007

Conception de la couverture : Atelier Béatitudes-Graphisme

Photos de couverture : tute © ephedra/Fotolia

© droits réservés



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

comme un vrai caïd, je me marginalisais en imitant des chefs de bande et en faisant les quatre cents coups avec les plus durs du quartier. Mon blouson de cuir noir sur le dos, les cheveux gominés, je gagnai mon titre de loubard de la cité et j'eus à mon actif plusieurs « gros coups ».

Chaque soir, quand je rentrais de l'école primaire, je posais mon cartable à la maison et je filais dehors rejoindre tous mes potes. J'avais deux heures de temps libre devant moi pour faire ce que je voulais, en attendant que papa et maman rentrent du travail, tandis que mon frère Christian traînait lui aussi avec ses amis.

Tous les jours, en fin d'après-midi, quels que soient le temps ou la saison, c'était exactement le même rituel, le rendez-vous devant un porche d'escalier. Une nouvelle aventure commençait alors, selon l'inspiration de chacun et, en général, les idées ne manquaient pas. Combien de paires de baskets j'ai usées sur le macadam en l'arpenant durant des heures autour du pâté de maisons, à tourner en rond sans interruption, à l'affût de la moindre occasion d'entrer dans l'action et de faire un sale coup !

Dans la rue, il y a toujours des rencontres imprévues, on se trouve à la merci de n'importe quel individu. Chaque jour, je découvrais davantage ce monde de la rue qui m'entourait, avec son lot de profiteurs, d'arnaqueurs, de vicieux, et tous les autres. J'apprenais vite car c'était une question de survie : dans la rue, si l'on ne se méfie pas, on se fait avoir, manipuler, arnaquer, ridiculiser, on passe pour un *baltringue*¹, et là, on n'existe plus.

Généralement, si nous restions en groupe soudé, personne ne venait nous provoquer, c'est pour cela que nous étions presque toujours au moins trois pour faire nos coups. La liste de nos méfaits serait trop longue à énumérer et il n'y a pas d'intérêt majeur à entrer dans ce genre de détails. En revanche, ce qu'il est intéressant de constater, c'est la façon dont n'importe quel enfant influençable peut très rapidement tomber dans le banditisme. La relecture de mon histoire montre une progression fulgurante : parti de bêtises qui m'ont entraîné à la grande délinquance, j'ai commencé par de petits larcins, puis des vols en tout genre, pour arriver aux braquages à main armée.

Je recherchais tout ce qui me procurait des sensations fortes. Je ne volais pas d'abord pour la valeur de l'objet en lui-même, mais pour faire monter l'adrénaline ; c'était avant tout un jeu, sorti de mon imagination, avec un besoin d'émotions fortes toujours renouvelées, une manière de passer le temps... Chaque jour, un événement différent qui attirait notre curiosité, un besoin d'évasion continuels constituaient notre thérapie pour oublier le bitume. Les sales coups, c'était notre façon d'exister.

J'avais pourtant un principe : « Jamais on ne casse le bien d'autrui. On vole, on fait chier le monde, mais on le respecte. » C'était une règle fondamentale de la bande : nous ne pratiquions pas le vandalisme et nous ne nous en prenions jamais aux faibles, aux personnes âgées, aux handicapés et aux femmes.

Plusieurs points fondamentaux constituaient mes centres d'intérêt : l'argent, les armes, la *défonce*, les motos, le foot, le sexe et le monde de la nuit.

L'initiation aux armes

Les armes, dans les cités ou dans la rue, ce n'était pas du virtuel et, en ce qui me concernait, même si je n'avais que douze ans, il ne s'agissait pas de jeux vidéo.

Comme tous les *minots*, j'ai chassé le pigeon parisien et les chats de gouttière avec des « sarbacanes » à embout transformé en flèche meurtrière ; la manipulation des lance-pierres de fabrication artisanale a fait les beaux jours du vitrier du coin. L'initiation aux armes blanches était une pratique courante dans la cité : arts martiaux, maîtrise du nunchaku, de l'étoile du Japon, ainsi que du bâton de frappe et du poignard de lancer.

La découverte du tir à la carabine vint très vite, avec des fusils empruntés en douce à des pères de copains, amateurs de chasse. Pas besoin de faire son service militaire pour apprendre à se servir d'une arme ! La rue se chargea de m'enseigner le maniement des armes à feu. Voilà comment, plus tard, j'ai fabriqué des cocktails explosifs et utilisé des grenades ; j'ai carrément fini par m'entraîner aux armes de pointe, fusil à pompe, pistolet-mitrailleur, kalachnikov, et bien d'autres calibres, automatiques ou à barillet...

L'éducation sexuelle

Dans la rue, on apprend très tôt que les enfants ne naissent pas dans les choux ! Et bien que les filles ne soient pas encore l'objet de nos préoccupations, cela faisait partie des fantasmes des enfants de ma cité que de « parler de cul ». Mon premier cours d'éducation sexuelle, je l'ai reçu chez un copain de mon immeuble ; nous avons visionné les films X en dessins animés



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Un de mes amis s'était spécialisé dans la fauche de bouteilles d'alcool dans les supermarchés. Il les revendait à moitié prix à des particuliers pour se faire de l'argent de poche. Il ramenait toujours du Ricard qu'il buvait pratiquement pur. Malheureusement, il était déjà *accro* à l'alcool, mais, grâce à lui, nous avons toujours du whisky pour nos fêtes.

Le jour où je découvris les « médocs » (les médicaments, de la drogue vendue dans toute bonne pharmacie et remboursée par la Sécurité Sociale !) et les effets multiples de certains médicaments fut pour moi une révélation : j'avais trouvé une nouvelle drogue légale et facile à se procurer parce que de nombreuses personnes en possèdent chez elles. La France est le pays qui consomme le plus d'antidépresseurs et de somnifères. Jean-Louis Aubert, du groupe *Téléphone*, l'a parfaitement exprimé dans son titre *La bombe humaine* : « Papa ne dort plus sans prendre ses calmants, Maman ne travaille plus sans ses excitants. » Chacun de nous, sans avoir à chercher bien loin, trouve chez lui des petits cachets de toutes les couleurs qui décontractent ou aident à dormir.

L'expérience des tranquillisants ou autres anxiolytiques présentait un maximum de dangers : je faisais des choses dont je ne gardais aucun souvenir, c'était très angoissant. Un samedi matin, à la maison, au moment de me laver, je me rendis compte que j'avais l'épaule couverte de sang séché et d'encre noire. En passant de l'eau pour nettoyer, je découvris sur mon épaule un tatouage représentant deux petits cœurs entrelacés, impossible de me rappeler qui me l'avait fait...

Les « cachetons » que l'on prend sont tellement puissants

qu'ils nous font perdre la boule. L'influence subie par les médicaments ne nous permet pas de réaliser la gravité de nos actes, on n'a plus conscience des choses hors norme que l'on fait, on ne calcule pas les risques, on n'évalue pas le danger. Le cerveau est comme annihilé, réduit au néant à cause de ces drogues.

Tout cela dura jusqu'au jour où j'appris, encore une fois, qu'un gars du quartier que je connaissais bien, un adolescent de dix-sept ans, était resté sur le carreau, chez sa copine, après un mélange de médicaments et d'alcool, pas pour se suicider, non, juste pour être bien dans sa tête.

Deux enterrements à quelques semaines d'intervalle, cela faisait beaucoup pour une petite cité, sans compter l'accident grave de Fifi dont la moto s'était emboutie dans un bus à cent kilomètres heure, alors qu'il avait absorbé des somnifères en plein après-midi ; il se retrouva à vie avec une broche d'acier dans la jambe.

Passage à la drogue dite « dure »

Durant l'été de ma treizième année, des éducateurs de notre cité du boulevard Ney, qui s'occupaient des jeunes en difficulté, proposèrent aux jeunes de la cité de passer le mois de juillet ou d'août à Antibes, sur la Côte d'Azur, histoire de changer d'horizon et dans le but de nous occuper. Pour financer le projet, aidés par l'État, nous devions travailler un jour sur trois à vendre des sandwiches et des frites dans une camionnette aménagée sur la plage du vieux port d'Antibes.

Le campement que nous formions ressemblait davantage à un

terrain de romanichels qu'à un camping traditionnel. Au début de l'aventure, nous étions une quinzaine, âgés de douze à dix-sept ans, filles et garçons mélangés.

Les journées de travail étaient plutôt pénibles, mais ensuite, on bénéficiait de deux jours libres pour profiter des plaisirs de la plage et des soirées azuréennes. Cependant, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, tout le quartier du Boulevard débarqua dans le campement, à croire que l'air méditerranéen était meilleur que celui de Paris. Les plus grands venaient avec leurs bagnoles et leurs motos, dans le but de se donner du bon temps au soleil avec nous, mais surtout pour se faire un maximum de fric en arrosant toute la Côte de toutes sortes de drogues... En deux jours, le port du vieil Antibes devint une plaque tournante pour la *came*, et nous, les plus jeunes, nous devions jouer les racoleurs pour les trafiquants. Bien entendu, je gagnais davantage en fournissant des barrettes de shit et des paquets de poudre d'héroïne aux fils à papa en vacances qu'en vendant des frites sur la plage.

C'est à ce moment-là que je me suis shooté à l'héroïne, de la vraie poudre blanche, pour la première fois, avec trois autres garçons de la bande. En plein milieu de l'après-midi, sous une chaleur écrasante, dans les vestiaires du stade, j'allais rencontrer, sans le savoir, le pire de mes souvenirs. En tendant mon avant-bras, je serrai mon poignet et, avec une certaine angoisse, je vis l'aiguille me transpercer la peau. Je regardai, à l'intérieur de la seringue, un liquide transparent qui se mélangea au rouge vif de mon sang et j'attendis avec inquiétude. À peine l'injection faite, je sentis le contenu du



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

pas rassuré en voyant la tête des flics, arme au poing. Ils avaient encore plus peur que nous : s'ils perdaient leur sang-froid, on se faisait allumer comme des pigeons. Mon cœur battait à trois cents à l'heure quand, tout à coup, je vis un flingue, dans une main toute tremblante, se braquer sur moi. Figé comme une statue, je ne bougeai même pas le petit doigt en fixant le policier dans les yeux, je suppliai intérieurement pour qu'il n'appuie pas sur la gâchette en jouant les héros. Quand, enfin, arriva un autre policier qui me passa les menottes, je fus comme soulagé, j'avais eu peur de me prendre une balle en pleine tête.

Arrivé dans le fourgon, attaché au siège les mains dans le dos, les policiers ont évacué leur angoisse en me passant à tabac ! Ils me cognaient avec leurs crosses de pistolet. Au bout d'un moment, la figure tout en feu, je sentais le goût du sang qui coulait dans ma bouche, j'encaissais les coups comme un boxeur et ne sentais plus la douleur. Malgré mes arcades sourcilières grosses comme des œufs de poule, j'arrivai à apercevoir l'un de mes potes entre deux flics, puis, l'un après l'autre, les derniers se sont fait prendre.

Conduit au commissariat le plus proche, je fus mis à l'écart pendant deux heures, les mains toujours attachées dans le dos, dans la salle principale et, je ne sais pas pourquoi, je devins la « tête de turc » de certains policiers, me faisant insulter et tabasser sans raison.

Après la garde à vue, nous arrivâmes au dépôt de la cité, pour voir le juge de grande instance, chargé de nous informer de notre mandat de dépôt. Par chance, nous n'étions pas inculpés pour flagrant délit de vol avec effraction, mais pour tentative de

vol avec effraction, la nuance pourtant mince nous permettant de ne pas aller aussitôt en prison. En attendant la date du jugement, nous ne fûmes pas incarcérés et nous serions jugés en prévenus libres.

Une fois dehors, devant les portes du palais de justice, nous réalisions avec un enthousiasme incontrôlé que notre libération était totalement incroyable et que la chance nous accompagnait. J'avais donc un mois devant moi pour préparer une défense en béton et éviter une grosse peine de prison ferme, car les faits reprochés étaient graves et la détention inévitable, à moins d'avoir un bon avocat.

Par choix personnel, pour éviter une condamnation avec de la prison ferme, mais aussi pour changer de vie en allant voir du pays, je pris la décision de devancer mon appel au service militaire, en m'engageant dix-huit mois comme volontaire dans la Marine ou dans l'Armée de terre en Outremer. Une éducatrice du quartier, Évelyne, m'a pistonné chez un général des armées pour faire avancer le dossier avant le jugement.

Le jour J, je me présentai donc au tribunal avec un avocat chargé de ma défense ; après le réquisitoire du procureur, le verdict tomba : vingt-quatre mois fermes pour ceux qui ne s'étaient pas présentés ; dix-huit mois fermes pour les deux autres, déjà multirécidivistes ; et douze mois fermes pour moi. La condamnation était sévère, étant donné que rien n'avait été volé, mais les charges contre nous étaient accablantes : tentative de vol avec effraction et escalade, la nuit, et en groupe.

Sur le conseil de mon avocat, je fis aussitôt appel de ce verdict, invoquant ma situation : mon âge (je n'avais que dix-

sept ans), la volonté de me réinsérer et ma tête de bon citoyen blond avec le désir de servir sous le drapeau tricolore, en m'engageant comme volontaire dans l'Armée française, tout ceci devrait jouer en ma faveur ! L'avocat eut parfaitement raison, car le jugement en appel vit ma peine passer de douze mois fermes à dix-huit mois avec sursis et trois mois de mise à l'épreuve.

Cette bonne nouvelle m'évitait de faire de la prison, mais je confirmai tout de même ma décision de m'engager dix-huit mois dans l'Armée. Ce n'était pas la passion de l'uniforme qui motivait ma décision, mais quitte à être obligé de faire mon service militaire et de perdre douze mois de ma vie, autant choisir le moment et en profiter pour bouger et voir du pays. Je me rendis donc à la convocation des trois jours à Vincennes, où je passai tous les tests pour l'aptitude au service militaire, rencontrant des psychologues de l'Armée. On m'annonça que j'étais inapte au service et les raisons évoquées par le gradé qui me l'apprit me restèrent longtemps en travers de la gorge : « Le service militaire n'est pas un ramassis d'ordures pour délinquants dans ton genre, l'armée n'a pas besoin de toi. » Je ne me gênai pas pour l'insulter copieusement, tout gradé qu'il soit, mais je fus aussitôt jeté dehors par trois balèzes en treillis vert.

Alors que tant d'autres cherchaient à se faire réformer en inventant tout et n'importe quoi, mon pays ne voulait pas de moi ! Cela ne me traumatisa pas très longtemps, mais il en resta au fond de moi une amertume envers la République. Je pense même que cet épisode m'a inspiré la vocation de délinquant, de



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Je fus très clair avec Florence sur la poudre et je lui en interdis la consommation. Elle fit tous les efforts de la terre pour que je ne me pique plus, mais il n'y avait rien à faire, c'était plus fort que moi. Elle voulut même me faire choisir entre elle et la drogue, mais je ne pouvais pas arrêter, malgré l'amour que j'avais pour elle. Face à cette impuissance, elle se découragea.

Il est impossible de vivre avec un junky pratiquant sans succomber à la tentation de goûter à ce produit tellement fascinant. Pendant plus d'une année, Florence vécut sous mon toit, en fréquentant tous mes amis toxicos, sans toucher une fois à la drogue dure. Pendant une soirée sympathique à la maison, entre amis, je reçus une vieille connaissance, Raymond le Belge, qui me proposa de travailler avec lui. Il me fit tester plusieurs échantillons de poudre, de la blanche, qu'il voulait vendre dans le secteur avec mon aide, de la cocaïne et de l'héroïne. Ce fut la fête toute la nuit, on discuta jusqu'au petit matin, tout en se shootant à gogo avec sa came. Florence prit ainsi son premier rail, en sniffant une ligne d'héroïne. Moi, je n'avais plus la force de lutter contre elle en lui montrant les conséquences de la came dans sa vie.

La vie d'un toxicomane est déjà un cauchemar, mais ce n'est rien, comparé avec la vie d'un couple toxicomane. Durant toute l'année qui suivit, j'approvisionnai une grande partie des toxicos des environs, en travaillant pour le Belge qui me fournissait de la blanche de très bonne qualité. Pour éviter tout embrouille avec la police, je travaillais sur rendez-vous téléphoniques, je ne voulais plus d'histoires avec les voisins de mon quartier qui se plaignaient des multiples allées et venues

devant l'immeuble.

Ce business me permettait de consommer gratuitement, avec Florence, de la poudre comme bon nous semblait et de mener convenablement une vie largement au-dessus de nos moyens. Certains jours, il m'arrivait de m'injecter plus de cinq grammes d'héroïne, l'équivalent de deux mille francs (environ trois cents euros) ; à ce rythme effréné, notre couple commença à battre de l'aile.

Du jour au lendemain, mon fournisseur se fit prendre par la douane volante, avec un bon paquet de marchandise sur lui. Je l'appris grâce à un signal convenu émanant de l'un des intermédiaires de la nébuleuse qui alimentait le réseau Nord de Paris. Dès cet instant, pour Florence et moi, un enchaînement de catastrophes débuta, une vraie spirale infernale nous aspira vers le bas, jusqu'à bouffer la poussière du sol.

Nous n'avions plus de came, plus d'argent, plus rien, c'était la misère totale. Nous étions obligés de voler des auto-radios pour nous renflouer un peu et retrouver des dealers de rue, à Barbès, l'endroit le plus médiocre que je connaissais, le ghetto où se concentraient tous les toxicos les plus atteints de Paris. À toute heure du jour et de la nuit, des mecs vendaient tout et n'importe quoi. C'était la cour des miracles, où se côtoyait la racaille de la pire espèce, vendeurs de crack, d'héroïne, de shit.

Continuer dans ces conditions n'était plus possible, nous souffrions horriblement et, péniblement, nous avons émergé à la surface pour reprendre le contrôle de ce désastre. Nous ne voulions plus jamais connaître une expérience aussi douloureuse et nous avons pris les moyens nécessaires pour

changer de vie.

Commença alors un vrai parcours du combattant :

– Premièrement : Décrocher de la poudre, en prenant un traitement de substitution, des médicaments pour les nerfs et pour le sommeil.

– Deuxièmement : Se refaire une santé physique et mentale en béton.

– Troisièmement : Couper toute relation avec des toxicos, car ils ne vous lâchent jamais.

– Quatrièmement : Trouver un emploi fixe.

– Cinquièmement : Réaliser notre rêve d'avoir un enfant et de devenir des citoyens responsables et adultes.

Un programme somme toute très ordinaire, qui allait pourtant mettre plusieurs mois à se concrétiser, à cause de nos difficultés à assumer ce choix. Je ne compte plus les chutes ni les rechutes, mais aussi des semaines entières d'efforts qui aboutirent à de bons progrès encourageants, puis arriva la délivrance complète de l'héroïne, au prix d'un grand nombre de sacrifices. Pour compenser le manque de drogue, je commençai à boire un litre de vin à chaque repas, plus les apéritifs, et devins alcoolique.

Ces efforts inhumains finirent par payer, laissant derrière nous la galère. Jamais on ne sort indemne d'une aventure comme celle-ci, les cicatrices demeurent, indélébiles. L'objectif étant atteint, les soucis de drogue étaient bien terminés. Quel soulagement de se lever le matin sans cette obsession de came qui me ravageait le cerveau ! Libérés de nos chaînes, nous espérions qu'un avenir meilleur était préparé pour nous.

Pour marquer ce changement radical et un nouveau départ



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

aboutissaient aussi à une famille déchirée, désemparée, démunie, impuissante contre ce fléau. Notre séparation était interminable ; jusque dans la cage d'escalier de l'immeuble, j'entendis mes parents pleurer. J'avais tellement honte de les rendre aussi malheureux.

Restait maintenant à contacter par téléphone les inspecteurs de la brigade criminelle pour me constituer prisonnier. De retour à la maison, je passai mes dernières heures avec Florence. Impossible de fermer l'œil, les injections de came toutes les trois ou quatre heures n'y changèrent rien. Enfin, au petit matin, après une nuit interminable, je pris un petit-déjeuner au whisky, Tranxène et Marlboro, la tête déchirée en mille morceaux.

Après des adieux pathétiques avec Florence, je quittai l'appartement, en laissant derrière moi toute la misère d'un passé d'écorché vif, sans me retourner, ignorant si je reverrais un jour Florence en vie.

Vers dix heures du matin, je rejoignis les inspecteurs à la porte de Clignancourt. Ils me firent monter dans leur voiture banalisée pour m'interroger au commissariat. Les deux inspecteurs étaient très corrects avec moi, ils me demandèrent de leur expliquer dans les moindres détails comment s'était réellement passé l'affrontement avec la victime. Selon eux, certains témoins à charge s'obstinaient à m'accuser d'avoir poignardé la victime au sol. Ils déclaraient avoir vu, très distinctement, un homme se baisser sur la victime, le frappant de haut en bas avec un poignard. Cette déclaration était fausse et n'arrangeait pas mes affaires, car d'une accusation de

légitime défense, je passais à un crime crapuleux. On changeait de registre et je risquais la perpétuité.

Je dus subir durant de longues heures des interrogatoires, des auditions, des confrontations avec Faousi et avec tous les témoins, car les différentes versions des faits ne concordaient pas. Entre chaque interrogatoire, j'étais isolé de mon ami Faousi, menotté à un radiateur au milieu d'une petite pièce, je finissais de cuver ma défonce de la veille au soir. Transféré au dépôt de la Cité du palais de justice, je dus attendre près de vingt-quatre heures pour rencontrer le greffier afin qu'il me signifie mon mandat de dépôt et me donne mon ordonnance d'incarcération ; j'appris que j'allais purger ma peine à la maison d'arrêt de Fresnes.

Accusé d'homicide volontaire, pris dans un tourbillon, je me laissai trimbaler dans les couloirs des sous-sols de la cité, accompagné de deux gendarmes de la garde civile qui m'ont placé des entraves aux pieds, en plus de mes menottes. Je donnais l'impression d'être l'ennemi public numéro un. Je n'avais qu'une hâte, aller le plus vite possible en prison pour me laver car, à la Cité, le lieu était immonde. Cette souricière, comme on l'appelait, était infestée de rats et ressemblait à un immense labyrinthe, sombre et humide comme les égouts de Paris. On m'avait placé dans une cage infecte où nous étions entassés à plusieurs, comme des porcs, enfermé dans des conditions pitoyables, d'une vétusté incroyable, sans un minimum de confort et surtout sans aucune hygiène. Un trou servait de latrines pour tout le monde, dans l'endroit même où l'on dormait. Il n'y avait pas de robinet, c'était vraiment

misérable.

L'univers carcéral

Un individu qui franchit les portes d'une prison en demeure marqué pour le reste de son existence. C'est le comble de l'horreur, un cauchemar réel qui le poursuit sans arrêt : quoi qu'il fasse ensuite dans sa vie, il restera toujours un « extôlard ». En prison, on n'a plus d'identité, on devient un numéro, un code-barres ou un paquet placé dans un endroit et déplacé sans arrêt. S'il me restait la moindre dignité, ce lieu fit son maximum pour me la retirer entièrement.

J'étais arrivé en prison, le rituel pouvait commencer. D'abord, l'Administration me remit une carte d'identité avec mon numéro d'écrou, et je déposai tous mes objets de valeur, bijoux, argent. Puis je dus me déshabiller et passer sous la douche. On me distribua une couverture, un drap, une brosse à dents, un savon, un rasoir, une bassine, une assiette et une timbale en plastique, une cuillère et une fourchette. Quand mon paquetage fut prêt, commença une longue attente avant d'intégrer ma cellule.

En entrant dans une cellule où il y avait déjà trois détenus, je découvris la vraie misère, une piaule pourrie où même les cafards n'aimeraient pas vivre. La surface représentait à peine douze mètres carrés, les murs étaient d'un jaune vieilli et gris. Il y avait trois lits superposés, un lavabo, des latrines, une table pliante fixée au mur et trois tabourets. Par la fenêtre, on ne distinguait pas le jour, à cause des barreaux et surtout d'un barbelé incrusté dans le mur. Je ne m'attendais pas à un palace, bien sûr, mais là, c'était le Moyen Âge !



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

pas me laisser rejoindre l'amour du Seigneur. J'étais sous l'emprise du mal. En moi se déroulait une guerre entre le bien et le mal, un combat acharné entre les puissances du mal et Dieu qui est tout Amour. Mais il me manquait à ce moment-là les armes de la connaissance de Dieu, cette lutte me dépassait, j'étais seul.

Ma vie devint alors un cauchemar, parce que je choisis les ténèbres plutôt que la lumière, la facilité et les plaisirs passagers de la chair plutôt que la lutte pour un bonheur éternel. J'avais vécu si longtemps dans les ténèbres que j'étais perdu devant la lumière : faire le mal maintenant me tourmentait, et faire le bien me dérangeait car je ne connaissais pas cette voie, j'étais écartelé. Mais il est hélas plus facile de succomber aux vices que de vivre dans la pureté ; l'orgueil est plus valorisant que l'humilité ; l'avarice est moins contraignante que la générosité. Il me semblait moins compliqué de subir ma vie que de faire de vrais choix pour construire mon existence sur des valeurs.

De manière inconsciente, je préférais la malédiction sur ma vie à la bénédiction, je me dépréciais et n'arrivais pas à voir les dons qui étaient en moi, j'étais aveuglé, je refusais de m'aimer et donc d'aimer les autres. J'avais peur, aussi, de ne pas savoir où je mettais les pieds, moi qui n'avais connu que la spirale infernale, m'attirant avec force toujours plus bas. Dans mon univers glauque, j'entretenais l'illusion d'être quelqu'un d'important.

La prison n'était rien, comparée aux chaînes du diable qui, m'enfermant dans la détresse et le désespoir, brisait en moi

toute faculté de réagir contre ses œuvres, se saisissant même de ma liberté de penser, m'entraînant jusqu'aux portes de l'enfer.

Heureusement, par la grâce de Dieu, j'avais parfois des instants de lucidité : je me précipitais dans une église pour me blottir dans les bras de Dieu et je le suppliais de me protéger, de me délivrer du mal. Mais le malin voulait me maintenir dans le gouffre, sans occasion d'apercevoir le bout du tunnel. Je n'ai pas pu résister longtemps à la tentation, je suis retombé dans le piège de l'héroïne.

La déchéance

La prison me permit d'avoir de nouvelles adresses intéressantes pour reprendre les trafics. Pendant plusieurs mois, je consommai du speed ball, ce mélange de cocaïne et d'héroïne. La nuit, je vendais de la cocaïne dans tous les points chauds de Paris, ma clientèle étant constituée en majeure partie de prostituées et surtout des travestis du bois de Boulogne qui en consommaient jusqu'au petit matin.

Pour obtenir la liberté de Florence, je retournai voir mon vieil ami le Baron, qui avait le bras long dans le milieu, et après de longues négociations, Florence revint librement avec moi. Pris dans un tourbillon dévastateur, nous nous sommes installés place Clichy, dans un hôtel de passe, bon marché et qui fermait les yeux sur la drogue. Laura, une amie avec qui elle faisait le trottoir, vivait avec nous, dans la même chambre, je les protégeais et fournissais de la came aux autres prostituées, me retrouvant ainsi involontairement proxénète. Toutes les soirées se terminaient vers six heures du matin, quand nous rentrions

des coins chauds les plus branchés VIP de Paris.

Ce train de vie dura un temps, puis le virus du SIDA commença à infecter Florence, obligeant à une hospitalisation d'urgence. Son état devint critique, elle perdait énormément de poids et les médecins envisageaient avec pessimisme l'évolution de la maladie.

Le service de l'hôpital Bichat réservé aux sidéens était un endroit unique, un univers spécial, coupé du monde, où se côtoyait un peuple de marginaux, toxicos, homosexuels, travestis et autres parias, vivant en sursis en attendant le dernier voyage. La plupart des malades n'avaient pas trente ans et seulement quelques mois à vivre. Il n'est pas dans l'ordre des choses de voir des jeunes gens se dégrader physiquement, souffrir énormément et mourir à petit feu, dépouillés et dépossédés de leur dignité humaine.

À la demande de Florence, je continuai à lui fournir de la poudre, il m'arrivait de dormir dans son service quand j'étais trop défoncé. Mon état physique se dégradait de plus en plus. Suite à un malaise, je fus amené aux urgences ; d'après les examens, je n'avais plus de défenses immunitaires. J'étais donc infecté par le virus du SIDA, et comme une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule, j'appris qu'en plus, j'étais porteur du virus de l'hépatite C. Les médecins me recommandèrent avec force de me soigner, avant que mon état de santé ne se dégrade trop. Mais il n'y avait rien à faire, je continuais à m'autodétruire sans plus rien attendre de la vie.

Je squattais dans tous les ghettos de la capitale, faisant n'importe quoi, je passais des nuits entières à zoner, à errer



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

de hasard, les chrétiens de Providence ; moi, je trouve cela époustouflant et commence à penser que je ne suis pas dans ce lieu par pure coïncidence.

Après l'étonnement des premiers jours, je crains que très vite, à prier ainsi continuellement et à tout bout de champ, je vais mourir d'ennui ou d'agacement. Mais, passé mon premier réflexe de tout balancer et de partir pour d'autres aventures, je sens comme une force attractive qui me fait rester en ce lieu ; en même temps, je trouve un certain bien-être à vivre dans cette communauté, et c'est vrai que les frères et sœurs sont super cools avec moi, cette tranquillité me fait du bien. Je discute longuement avec les uns et les autres, je crée même de vrais liens d'amitié avec certains, ce qui me permet de tenir le coup et de surmonter les difficultés de ce choix de vie, privé de tous les plaisirs qu'offre le monde d'aujourd'hui.

Et pourtant, quel contraste entre eux et moi, le voyou, toxicomane, alcoolique, malade du SIDA, imprégné de toute la haine de mes années de galère, rempli de la violence de la rue, débarquant avec mes gros sabots et mon look de rebelle dans un couvent monastique où des bonnes sœurs et des moines vivent dans le silence et le recueillement. Ces deux univers radicalement opposés qui se rencontrent, c'est un choc culturel total et le paradoxe est à son comble dans certaines situations cocasses qui prêtent à sourire, car la confusion est immense entre ce que j'ai pu vivre avant et ce que je vis maintenant.

J'ai vraiment l'impression de réapprendre toutes ces petites choses quotidiennes dont est tissée la vie ordinaire. Je me laisse rapidement enseigner les bonnes manières, mais il y a du travail,

car on ne change pas du jour au lendemain ; mes lacunes sont énormes dans le domaine du savoir-vivre en communauté, mais je me discipline. J'ai l'impression d'être une personne qui vient de recevoir une greffe générale, avec toute une éducation, une mentalité à changer.

Mais le plus merveilleux est que je ne sois jamais sur la défensive ou sur le qui-vive car, pour la première fois de ma vie, hormis dans ma famille proche, le monde qui m'entoure me respecte tel que je suis, sans me mettre de côté, m'exclure ou me condamner. Je suis accepté avec mes différences, mes défauts, mais aussi avec mes qualités, mes compétences ; petit à petit, on m'apprivoise, on m'apprend le don de l'amour, à recevoir gratuitement et à rendre service tout aussi gratuitement. J'apprends que je suis aimé et aimable, et cela me surprend au plus haut point. Je suis comme un sauvage exilé, sorti de sa jungle, qui atterrit dans une civilisation de paix, une oasis où je viens me ressourcer.

Ici, on me permet de retrouver ma dignité humaine, moi, un gars de la rue qui, pendant si longtemps, l'ai perdue. Ici, je suis Laurent, une personne humaine respectée, avec toute la dignité que comporte ce mot. J'en suis bouleversé. Maintenant, je suis fier d'être digne, digne d'exister dans ce monde pourri qui m'a brisé, anéanti, réduit en bouillie, mais où, grâce à Dieu, je me suis relevé.

Les heures dans cette communauté sont rythmées par les cloches, il y a toujours un office, une prière, une messe, et heureusement, de temps en temps, le repas ! L'emploi du temps de la maison en dehors de la prière est simple : pendant la

journee, chacun a un temps de service à donner ; je m'occupe du jardin, j'aime être dehors. Les soirées sont courtes, il n'y a pas de télé et pas grand-chose à faire. En revanche, les nuits sont très longues, car je suis insomniaque depuis l'âge de seize ans, et malgré tous les somnifères que je prends, je suis content si je dors trois heures par nuit.

Mais le temps que je passe, éveillé en pleine nuit, n'est pas perdu, je réfléchis, je me pose et me repose pour la première fois de ma vie. Je fais même de petits projets. Et pendant ces heures d'insomnies, j'ai senti que le Seigneur me demandait d'écrire mon témoignage.

Malgré ma très grande difficulté à parcourir des livres, je lis car cet endroit est une vraie bibliothèque spirituelle. Dans ces lectures, je découvre la vie de grands saints, et bien que je ne comprenne pas certaines formules que les chrétiens appellent prière, je me régale des choses extraordinaires que Dieu a faites par chacun des personnages qui ont donné leur vie à Jésus-Christ. Cela me donne le goût de la prière ; je demande aussitôt à apprendre des prières traditionnelles comme le Notre Père, l'Angélus, l'Ave Maria.

Les jours passent et je me surprends à rester aussi calme, paisible, et à aimer de plus en plus prier Dieu. J'ai toujours de vraies crises de manque, par moments, plus psychologiques que physiques, mais le plus dur, ce sont les attaques du diable qui viennent hanter mon esprit, avec des images ou des tentations. Je rechute parfois, c'est plus fort que moi, je vais chercher des médicaments à base de codéine à la pharmacie de Cordes et j'avale la boîte, ressentant alors une petite sensation de défonce



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

c'est exactement pareil : les Évangiles me font découvrir qui est Jésus, la prière me fait entrer dans son intimité et l'Eucharistie me fait contempler son amour. Le sacrement de confirmation vient enraciner plus profondément cette filiation divine, par l'imposition des mains de l'évêque avec l'onction du saint-chrême : Mgr Meindre, archevêque d'Albi, célèbre ma confirmation le 19 mars 1996, fête de saint Joseph, dans la chapelle de Cordes-sur-Ciel. C'est l'occasion pour ma famille de venir faire la fête avec moi. Ma guérison par rapport à la drogue et mon total changement de vie sont pour eux autant de miracles qui les invitent à se poser bien des questions sur la foi chrétienne.

Mon parrain de confirmation est le frère Patrick, le premier à m'avoir accueilli, responsable de la maison d'accueil du Cottolengo ; ma marraine de confirmation est sœur Marie-Laetitia qui m'a vraiment aidé, sur le plan spirituel et humain, à traverser les moments les plus durs. Ma confirmation est le premier sacrement que j'ai reçu en pleine conscience et que j'ai attendu dans une grande impatience, l'occasion pour moi de faire mon entrée dans la vraie vie, à l'âge de trente-deux ans.

Le chemin de Dieu est sûr et nous conduit au salut, mais il est aussi parsemé d'embûches. Il exige fidélité, persévérance et héroïsme, car vivre vraiment de l'Évangile requiert une bonne dose de courage, donnée avec la grâce qui l'accompagne. Cela ne demande pas un effort énorme, mais l'assiduité dans une foi authentique. Pour garder le cap, tous les matins au réveil, je remets ma cause au Christ et le laisse guider ma journée.

Soif de Dieu

Ma soif de Dieu est tellement grande que je cherche à rattraper toutes ces années gâchées où je ne connaissais pas Jésus, avec le regret que jamais personne ne m'ait parlé de l'amour de Dieu. Mon désir de prier devient immense, presque vital, et pour entrer dans une véritable relation avec Jésus, j'ai besoin d'en savoir toujours davantage sur les vérités de la foi. Passionné pour Jésus, je veux combler le vide de mes connaissances et j'entreprends une course contre la montre avec un but précis : une quête éperdue de l'amour du Christ.

Je commence cette recherche par un pèlerinage en Terre Sainte. La Bible devient alors parole vivante, car je vois de mes propres yeux tous les lieux saints, imaginant les scènes de la vie quotidienne qui ont marqué le ministère de Jésus. Jérusalem est une ville bouleversante, un haut lieu de croyances religieuses. Je pense que chaque chrétien devrait avoir deux nationalités : celle du pays où il est né et celle du pays où son Sauveur a vécu. Deux mille ans de christianisme me réconfortent et renforcent ma foi, car les faits historiques, géographiques et politiques du temps de Jésus prennent toute leur importance sur cette Terre bénie, sujet de tant de conflits.

Ma soif de Dieu n'est pas étanchée et je prolonge mon pèlerinage sur les pas de saint Paul, ce grand apôtre que j'aime beaucoup : me voilà déambulant et priant à sa suite, à Ephèse, Corinthe, Athènes, à Pathmos où saint Jean a écrit l'Apocalypse.

Finalement, pour me réconcilier avec l'Église catholique romaine que j'ai si souvent dénigrée avant ma conversion, je visite Rome, les fastes du Vatican et tous les monuments dédiés

aux premiers martyrs chrétiens. Contempler la beauté de tant de merveilleuses peintures ou gravures me remplit d'émotion : l'homme peut faire de si belles choses pour son créateur.

Je reconnais que j'ai fait du tort au Corps du Christ qui est l'Église, et j'en demande pardon.

Aujourd'hui, j'aime mon église parce qu'elle est le garant de ma foi, à travers ses prêtres et ses pasteurs ; je prends conscience de cet héritage qui est mon patrimoine, les richesses de l'Église sont aussi nos richesses.

Toujours en chemin vers Dieu, je me rends dans des lieux de pèlerinage où la Vierge Marie est apparue, afin de recevoir les bénédictions nécessaires pour approfondir davantage mon lien au Seigneur. Ma soif de Dieu m'emmène toujours plus loin dans ce grand mystère, pas toujours au niveau des kilomètres, mais loin sur le plan spirituel ; le plus grand pèlerinage que j'ai parcouru sur cette terre n'est pas bien long, il fait trente centimètres : la distance de ma tête à mon cœur. Cette distance très courte est souvent la plus longue à parcourir : connaître Dieu ne veut pas toujours dire aimer Dieu. Parfois, un savant, un théologien, un philosophe a une connaissance approfondie de la Parole de Dieu, parle de Dieu magistralement, mais ne scrute le mystère de la foi que par son intelligence, oubliant de s'imprégner véritablement de l'amour de Dieu.

Si Dieu est l'essentiel dans notre vie, notre cœur doit être le même partout, aussi bien à la messe que dans des endroits moins conventionnés. Par son Esprit, Dieu nous rend libres. Je continue donc mon éducation catholique au sein de la Communauté des Béatitudes, à travers le catéchisme ou des



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

jours de travail, je quitte le chantier pour rejoindre les gamins, pour jouer avec eux, chanter, les écouter, être près d'eux, tout simplement. En fait, je suis venu ici pour donner le meilleur de moi-même à ces petits bouts de choux qui ont tous des histoires dramatiques, mais, sur place, je réalise avec étonnement que ce sont les enfants qui m'enseignent la générosité et le don de soi.

La plupart d'entre eux vivent dans des cabanes fabriquées à partir de tôles et de cartons, sans aucune hygiène sanitaire, mangeant je ne sais trop quoi, mais chacun me touche au plus profond et restera pour toujours dans mon cœur.

Je rentre en France après quelques mois. Ma vision par rapport à mes besoins matériels a radicalement changé, nous ne manquons de rien et nous passons notre temps à râler ! Je prends donc vraiment du recul par rapport à l'argent. Et en m'engageant dans la Communauté des Béatitudes, à mon retour du Pérou, en quelque sorte, je renonce à ce qui m'appartient pour mettre tout en commun avec mes frères et sœurs en Christ et pour vivre uniquement de la divine Providence.

Ce choix de vie me permet de constater encore une fois les œuvres du Seigneur, car jamais je n'ai manqué de quoi que ce soit. Bien au contraire, Dieu m'a donné au centuple. Ma vie quotidienne est rythmée par la prière, le service et ma mission d'évangélisation.

Et au milieu de tous ces événements marquants, que deviennent mes sentiments envers Marie-Dominique ? De plus en plus, je sens que mon cœur s'enflamme pour elle. Le temps de séparation de plusieurs mois a confirmé que je l'aime comme

jamais je n'ai aimé une autre femme. Je veux construire ma vie avec elle, si elle veut bien de moi. Seulement, elle n'est pas au courant de mes sentiments. Comment savoir si cela vient de Dieu ? Alors je prie, je supplie le Seigneur qu'il organise lui-même un rendez-vous, afin que je trouve une occasion favorable pour lui parler. Le dimanche après-midi, comme par miracle, je me retrouve seul avec Marie-Dominique pour une promenade dans les environs de Cordes.

La complicité, qui existait déjà entre nous et que cette journée renforce, me rend les choses plus faciles. Et qu'entends-je de la bouche de celle que j'aime ? Que de son côté, depuis un moment déjà, Marie-Dominique prie le Seigneur pour que je guérisse et pour que je sois l'homme de sa vie. Nous avons les mêmes sentiments l'un pour l'autre, mais cela nous paraît tellement fou, impensable aux yeux des hommes, que nous n'arrivons pas à croire à l'impossible. Pour nous, cette relation est trop risquée et très compliquée, les problèmes sont difficiles à résoudre. Notre souffrance est grande : nous sommes sûrs que notre amour est véritable et en même temps, il nous faut bien constater que cette relation ne pourra pas aboutir, parce qu'elle est sans issue.

C'est vrai, sur le moment, nous avons manqué d'espérance, car aucun obstacle n'est insurmontable à celui qui met sa confiance en Dieu. Dans la situation la moins gérable, le Seigneur aplanit les embûches et nous précède, même quant à nos choix et à nos décisions. Sachant cela, nous sommes peu à peu entrés dans une confiance filiale qui nous a fait marcher à l'aveuglette sur des chemins très étroits. Mais nous avons le

meilleur des guides, nous avons donc posé des actes de foi et nous avons cru du mieux que l'on peut croire. Dieu a fait le reste.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

de concevoir notre deuxième enfant, toujours en minimisant les risques. Mais, après plusieurs essais, Marie-Do n'est toujours pas enceinte. Chaque mois, quand apparaissent ses règles, nous tombons très bas, presque en dépression, sans parler que chaque tentative est pour elle un risque potentiel de contamination. Mais, grâce à Dieu, Marie-Do est protégée à chaque fois, et nous persévérons dans la prière, remplis d'espérance.

Pendant cette période, notre fille Raphaëlle nous est d'une aide précieuse. À sa façon, dans son innocence de jeune enfant, elle trouve les mots justes pour nous reconforter et manifeste une incroyable fidélité dans la prière, car, chaque jour, au moment de bénir le repas, Raphaëlle prononce cette prière : « Merci, Jésus, pour le petit frère ou la petite sœur que tu vas nous donner. »

Au bout de plusieurs mois, nous rendons grâce à Dieu, par avance, pour notre deuxième enfant, dans une prière de confiance absolue. Afin ne pas multiplier les risques, nous prions un jour, avec autorité, en invoquant le nom de Jésus, pour que Marie-Do puisse porter la vie la prochaine fois que nous nous unirons l'un à l'autre. Nous calculons au plus juste la meilleure date de fécondité : elle tombe le jour de l'Assomption de la Vierge Marie, signe de notre maman du Ciel.

Les jours suivants, j'apprends la mort de mon frère Christian. Il a fait un arrêt cardiaque, à quarante-cinq ans, alors qu'il se trouvait en vacances, avec sa famille. Son cœur s'est arrêté de battre, sa vie s'est achevée brutalement, il laisse derrière lui sa

femme et deux enfants, sa famille, ses amis. Rien ne nous prépare à ce genre de drame, malheureusement, nous sommes mis devant le fait accompli et ne pouvons que subir.

C'est, pour ma famille et moi, un énorme choc, une nouvelle épreuve difficilement surmontable. Je dois énormément à mon frère, car il a toujours été là. Même si je ne l'ai pas écouté quand j'étais dans la défonce, je savais que je pouvais compter sur lui, il avait un cœur aimant et une immense générosité. Nous venions de nous retrouver vraiment, comme des frères, depuis ma conversion, et avons une relation très forte. Comment aurais-je pu imaginer un instant qu'il partirait si vite, avec tout ce qu'il nous restait à faire ensemble ou en famille, mais je ne veux pas vivre dans le regret, je veux juste lui garder une place immense dans mon cœur.

Ma première réaction a été de me révolter contre tout, et particulièrement contre Dieu. Face à l'incompréhensible, il fallait que je crie ma révolte. J'ai senti que le Seigneur m'encourageait vivement à prier pour mon frère et ma famille. Je suis alors tombé à genoux, j'ai supplié le Ciel pour que mon frère soit dans le paradis devant la face de Dieu, et pour que Christian lui-même vienne reconforter et consoler chaque membre de la famille, chaque ami proche. J'ai accepté cette douloureuse épreuve en échange d'une pluie de grâces et de consolations venant du Seigneur.

C'est dans la peine et l'épreuve de notre deuil que nous apprenons, quinze jours après, que Marie-Do est enceinte de notre deuxième enfant. Je le vois comme un clin d'œil de Christian qui intercède déjà pour nous devant Dieu, comme la

première grande consolation, prémices de beaucoup d'autres pour toute la famille. Il m'est difficile de me réjouir dans ces circonstances, car mon cœur saigne de la disparition de mon frère, mais je suis persuadé que de là où il est, mon frère travaille pour accomplir les œuvres de Dieu. Il attendait comme nous, avec impatience, la venue de notre deuxième enfant, il ne peut être que dans la joie avec nous !

C'est donc un jour de grande joie pour nous que le 14 avril 2005 : un petit garçon nous est né, Jérémiah, un petit mec super-mignon, gloire et louange à Dieu. Hélas, notre joie se change vite en angoisse. Dès sa naissance, il est obligé d'avoir une aide respiratoire, car il a un trou dans les poumons. Ce qui va suivre est de l'ordre du cauchemar. Son état de santé se dégrade très rapidement et notre enfant est emmené en urgence de la Roche-sur-Yon, où il est né, à Nantes, au service de réanimation de néonatalogie. Ma femme est à la clinique sans avoir vu son bébé, Raphaëlle laissée chez des amis et le petit Jérémiah hospitalisé, avec des tubes et des tuyaux dans la bouche et le nez, des perfusions aux mains et aux pieds. Je peux vous garantir que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

Je vous laisse imaginer dans quelle détresse nous sommes. Notre enfant est sur le point de mourir et notre famille complètement éparpillée. Je regarde, écrasé par le chagrin, ce petit bout de chou sans défense qui lutte, avec l'aide de toutes ces machines, pour respirer.

Et moi, dans cette chambre d'hôpital avec lui, je supplie le Seigneur de le sortir de cette impasse. Son état est tellement critique que je baptise mon fils Jérémiah, dans l'urgence, avec



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Teuf : fête, soirée.

Teufeur : personne fréquentant les *rave-parties*.

Trip : voyage sous l'effet de la drogue.

Table des matières

Couverture

4e de couverture

Copyright

Remerciements

– I – ENFANCE HEUREUSE, CITÉ DANGEREUSE

- Le cœur de la cité
- La violence
- Première bande de copains
- Quatre cents coups pour 1 mètre 40
- L'initiation aux armes
- L'éducation sexuelle
- Le sport
- L'expérience de la nuit

– II – EXPÉRIENCES INTERDITES

- Premier pétard
- La défonce et le collègue
- Substance hautement toxique
- Cocktail d'alcool et de tranquillisants
- Passage à la drogue dite « dure »

– III – MON MONDE IMAGINAIRE

- Période sombre
- Gang organisé
- Une vie parallèle
- Administration judiciaire

– IV – UNE VIE SANS BUT NI SENS

- Majorité : face à la réalité

- Junky jusqu'au bout des cheveux
- Mise au vert
- Le droit à une vie normale
- Annonce d'une mort programmée : « SIDA »
- V – LA PRISON
 - Rixe à l'arme blanche
 - Flash-back : le récit des faits
 - Arrestation
 - L'univers carcéral
 - Au bout du rouleau
 - Le cri salutaire
- VI – DESCENTE AUX ENFERS
 - Affrontement du bien et du mal
 - La déchéance
 - Hospitalisation
- VII – RÉSURRECTION
 - Ma dignité d'homme
 - Restauration de mon corps et de mon âme
 - Face à la mort
- VIII – MA CONVERSION
 - La foi chrétienne
 - Les sacrements de l'Église catholique
 - Soif de Dieu
 - La louange, porte du salut
- IX – VIVRE DANS L'ESPÉRANCE
 - L'homme nouveau
 - Appel à la mission
- X – LE MIRACLE DE L'AMOUR DE DIEU

- Abandon à la miséricorde de Dieu
- La sainte folie de l'Amour
- La prière, source de miracles
- La drogue, porte ouverte à Satan
- Action de grâce

Lexique des mots argotiques ou spécifiques au monde de la drogue